

Les Illustrations de Gaule et  
singularitez de Troye, par  
maistre Jean Le Maire de  
Belges, avec la Couronne  
margaritique [...]

Lemaire de Belges, Jean (1473-1524?). Les Illustrations de Gaule et singularitez de Troye, par maistre Jean Le Maire de Belges, avec la Couronne margaritique et plusieurs autres oeuvres de luy. [Les trois Contes intitulez de Cupido et d'Atropos, dont le premie.... 1549.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

LE TRAICTE' INTITVLE' LA  
CONCORDE DES DEUX  
LANGAGES.

*Prologue.*

**V**IS peu de iours en ça, est de nouuel aduenu, que deux personnes ayans beniuolence lune à lautre, & tous deux de noble & gaillarde nature: cestasauoir quant à lart & estude Mercurial & Palladien, se trouuerent ensemble en lieu domestique & priué, & eurent entre autres choses, deuisés entremeslees, de la comparaison de la langue François & de sa franchise & bonté naiue enuers le langage Toscan & Florentin, lesquelz deriuez & descendus dun mesme tronc & racine: cestasauoir, de la langue Latine, mere de toute eloquence. Tout ainsi comme les ruisseaux procedent de la fontaine, & doiuent viure & perseuerer ensemble, en amoureuse concordance. Neantmoins commençoit entre lesdits deux personnages, qui de toute prime ieunesse sestoient entreaymez par admiration de vertu, à soudre quelque debat & altercation de leurs preeminences quant à fidelité: & ce procedoit de gracieuse ialousie: Car lune des parties soustenoit, que la langue François estoit assez gente & propice, suffisante assez, & du tout elegante pour exprimer en bonne foy, & mettre en effect, tout ce que le langage Toscan ou Florentin (iasoit ce quil soit le plus flourishant d'Italie) sauroit dire ou excogiter, soit en amours soit autrement. Et en ce allegoit pour ses garants & defenseurs aucuns poëtes, orateurs, & historiens de la langue François, tant antique comme modernes, si comme lean de Mehun, Froissart, Maistre Alain, Meschinot, & deux Grebans, Millet, Molinet, George Chastelain, & autres, dont la memoire est fera longuement en la bouche des hommes, sans ceux qui encores viuent & flourishent. Desquelz maistre Guillaume Cretin est le Prince. Lautre personnage desferoit & preferoit le langage Italique, comme celuy qui plus & mieux apoinct, & par plus grande affection, scait exprimer son intention en pratique amoureuse & autres matieres. Et pour ce prouuer mettoit en auant plusieurs acteurs renommez & autorisez, si comme Dante, Petrarque, & Bocace tous trois Florentins, Philelphe, Seraphin, & assez dautres Italiens. Pour lequel different accorder, lune desdites parties sefforçoit dexaulcer, autoriser, & honorer nostre langue François & Gallicane. Et de fait luy feoit bien à merueilles. Cōme celle qui dun haut cœur virile & masculin, prononçoit maints nobles termes amoureux & prudets, par elegāce feminine. Si me requit de vouloir mettre main à la plume, pour descrire le tumulte amoureux de leur debat, & laccord prochain qui sen pourroit ensuiure, ou au moins en donner quelque bon espoir & apparence par mon escriture. Laquelle charge iay volentiers entrepris à sa benigne requeste, comme celuy qui ayme & honnore à mon pouuoir la langue Gallicane amie & voisine du langage Italien. Ioint à ce, que aucunes autres raisons concurrentes & non discrepantes, me y ont incité: Cestasauoir, pource que au temps moderne plusieurs nobles hommes de France frequentans les Itales, se delectent & exercent audit langage Toscan, à cause de sa magnificence, elegance, & douceur. & dautre part, les bons esprits Italiques prisent & honnorent la langue François, & se deduisent mieux quen la leur propre. A cause de la resonance, de sa gentillesse & courtoisie humaine. Vne autre raison encores mha à ce stimulé. Cest de persua-



der, autant quen moy peult estre, la paix & vnion perpetuelle, entre lesdites deux nations & langues, lesquelles sont en partie amies & concordantes lune à lautre, mais pour la plus grand part ennemies. Ainsi comme si dame Nature tout à son esient les eust desiointes & separees par obstacle des Alpes, & des montaignes interposites, & par la difference du ciel, des mœurs, & des coustumes quant au fait, & des accents, contenances, & prononciations quant à la parole. Lesquelles choses apperent assez clerement au temps present: Cest auoir dun costé par aucunes alliances & communications qui se treuuent & sentretiennent entre lesdites deux nations. Mesmement entre le peuple de Florence & la noblesse Françoisse. Et le contraire se monstre par les guerres, factions, bendes, & inimitiez violentes, des Veniciens, avecques leurs confederes contre ceux de nostre langue. Donques, il mha semblé bon pour chose morale & duisant à la chose publique, & aussi delectable aux lisans, de mettre peine à les persuader & enhorter, tant en general comme en particulier destre desormais dun mesme accord & volenté, sans plus auoir de controuerse entre eux, car trop en couste la façon. Laquelle amitié ne seauté ne se pourra trouuer au temple de Venus qui signifie lascheté, & oisueté. Attendu quelle est trop amoureuse & accointe de Mars, le grand Dieu des batailles, lequel ne quiert sinon semer diuision & zizanie entre loyaux amans: Mais bien la pourra on recouurer au temple de la Deesse Minerue: cest adire de parfaite operation, de prudence, paix & concorde: Comme on verra par la deduction de ce present traicté, qui sera diuisé en deux parties. La premiere contiendra la description du temple de Venus, selon la mode poétique. Et sera rythmée de vers tiercets, à la façon Italienne ou Toscane, & Florentine: Ce que nul autre de nostre langue Gallicane ha encores attété densuiure, au moins que ie sache. Lautre qui fera mention du temple de Minerue, sera meslee de prose & de rythme Françoisse, quon dit Alexandrine. Et pource que de la fin procede la denomination, il sera intitulé Le chemin du temple de Minerue. Or commenceray ie ce labeur, comme si autrefois ieusse esté curieux de frequenter le temple de Venus: & que maintenant ie cherche le chemin de celuy de Minerue la belle & vertueuse Deesse, à qui ce Present est consacré, desirant quelle le reçoie pour agreable.

*L'acteur décrit en la premiere partie le temple de Venus: auquel il ne fut pas du tout bien recueilly. Parquoy il sadressa depuis au chemin du temple de Minerue.*

**E**N LA verdure du mien flourissant  
aage,  
D'amours seruir me voulus entremet-  
tre:

Mais ie n'y euz ne prouffit n'auantage.

Je feis maint vers, maint couplet, & maint metre,  
Cuydant suiuir, par noble Poésie,  
Le bon Petrarque, en amours le vray maistre.

Tant me fourray dedens tel fantasie,  
Que bien pensoye en auoir apparence,  
Comme celuy qui à gré l'euz choisie.

De luy à moy se trouuoit conference:  
Veu qu'il eslut sa dame Auignonnoise,  
La nonobstant qu'il fust né de Florence.

Et ie qui fus, en temps de guerre & noise,  
Né de Haynau, pais enclin aux armes,  
Vins de bien loing querre amour Lyonnoise.

Or quittay ie tumultes & alarms:  
Si changeay Mars au noble Dieu d'amours,  
Et chant bellique aux amoureuses larmes.

Bien me sembloit que plus loing qu'à Nemours  
On m'eust ouy plourer, gemir, & pleindre:  
Tant furent grans mes cris, & mes clamours.

Par ainsi donc, pour ma douleur esteindre,  
Au grand saint temple à Venus me vouay,  
Cuydant mon dueil à meilleur couleur teindre.

Ce temple n'est à Cambray n'à Douay.  
Si me falut le chercher ou il est,  
Dont à le querre en maints lieux tressuay.



Au chemin fus, sur le temps nouuellet,  
Non sans souuent soupirer & fremir,  
Pour parfournir mon vœu, fust bel, ou laid.

Lassé de pleindre, emuyé de gemir,  
Ie quis sommeil cuydant prendre repos,  
Mais le songer infesta mon dormir.

Car tous les pleints, les pleurs, & les propos,  
Dont en veillant esseruellé m'estoye,  
Renouuellay, sans aucun interpos.

Et dis ainsi: Trop me suit & costoye  
Fortune dure, & le doux mal d'amer,  
Duquel Venus durement me festoye.

En ce disant, avec maint pleur amer,  
Ie veis en l'air clere & resplendissant  
Celle qui fait mes pleintifz entamer.

C'est la Deesse outrageuse, & puissant  
Mere d'Amour, le fier & orgueilleux,  
Par qui ie suis en douleur languissant.

Trop bel estoit son arroy merueilleux,  
Trop y auoit de grands beautez insignes,  
Trop y fut tout plaisant & perilleux.

Son chariot meinent, Coulombs, & Cygnes,  
Blancs comme neige, à coliers argentex.  
Aientour sont, ris, & amoureux signes.

Pensers ioyeux, richement charpentex  
Tout à esmail, le tymon enrichissent,  
Et doux attraitz bien faits de tous costex.

Plaisans regards à l'environ marchissent,  
Des roues d'or, richement estoffees,  
Qui de perles & dyamans blanchissent.

Quand Boreas, vid Venus, & ses Fees,  
Marcher par l'air, tant cler & saphirin,  
Il rengorgea ses horribles bouffees.

Si feit Auster, qui du gouffre marin  
Non esleuant ses nuces obscures,  
Veult faire place au doux vent Zephyrin.

Lors Apollo, passant par les arcures  
Du Zodiac, entra au mouton d'or,  
Et à chauffer la terre mit ses cures.

La terre rit, & se mit à l'essor,  
Quand elle vid, Hyuer, glace, & bruine,  
Plat confondus, & beaucoup pis encor.

Hucha Printemps, luy monstra la ruine  
D'Hyuer fuyant les monts hyperborees,  
Qui craint Phebus à la come aureine.

Printemps ioyeux feit venir cent charrees  
De fueille verde, & d'herbette iolie,  
Dont Zephyrus ha les Landes parees.

Puis vint Flora, qui son tresor deslie,  
Parestendant ses beaux tapis semez  
De mainte rose, & de mainte ancolie.

Mars, Auiril, May, de florettes armex  
Tindrent leurs rengs, par champs, & par praries,  
Souz pauillons, de beaux arbres ramez.

Les pastoureaux, des valles flouries,

Font resoner les hauts monts verdoyans  
De leurs flageolz, & musettes series.

Pan, & Eglé, à chanter s'employans,  
Tous d'un accord fournissent douce noise,  
Resonissans les esprits des oyans.

Mais plus que nulz, s'esioit & degoise  
Le franc Tityre, en doux & ioyeux sons.  
Parquoy le prys luy demeure, ou qu'il voise.

Car à Venus, tant ont pleu ses chansons.  
Qu'elle arresta son chariot doré  
Dessus un tertre, à l'endroit des buissons.

A son venir, Faunes l'ont adoré,  
Satyres, Pans, Egipans, Dieux agrestes,  
Et Sylvanus, par les bois honnore.

Nymphes aussi, diligentes & prestes,  
A la Deesse ont offert leur seruire,  
Tout à lentour faisans danses, & festes.

Les Nappees, exerçans leur office,  
Font bouillonner fontaines argentines,  
Creans un bruit à sommeil trespropice.

Puis à dresser les tentes celestines  
Ont mis leur soing, les mignomes Dryades,  
Faisans de bois ombrageuses courtines.

Les Hymnides, & les Amadryades  
Prindrent prez, fleurs, & tous arbres en cure,  
Pour reuestir les monts des Oreades.

Si n'est la gloire aux Naiades obscure,  
Qui vont gardant par les riuies herbues,  
Que fleuve aucun d'eschapper ne procure.

Quand Venus vid les regions imbues  
De flair plus doux, qu'odeur ambrosiane,  
Partant du clos des florettes barbues:

Elle appella la fille de Diane  
Rosee douce, & de refreschir plantes  
Luy enchargea cure cotidiaine.

Et celle à qui telz œuures sont plaisantes,  
Feit un milier de perles rondelettes,  
Plus que crystal, cleres, resplendissantes.

Puis les pendit autour des entelettes,  
Sur les rainceaux des espineux rosiers,  
Et au sommet des flairans violettes.

Ce temps pendant, les fins ioyeux gosiers  
Des oiselets, Aurora saluerent,  
Qui coulouroit desia fleurs, & frasiers.

Tous clements, de ioye traismuerent,  
En admirant sa blancheur rubiconde:  
Et les clers Cieux, leurs beautez desmuerent.

Cy, ô Clio, eslargis moy faconde,  
Pour expliquer des hauts faits de Venus,  
Ce que i'en veis, en matiere feconde.

Un Temple y ha, plus beau ne vid onq nulz,  
Assis sus Roc, en lieu fort autentique,  
Aux confluents d'Arar & Rhodanus.

Là est le chef de la Gaule Celtique,  
Resflourissant comme un autre Ilion,



Et surcroissant en sa valeur antique.  
 Peuple Royal, portant cœur de Lyon,  
 Y fait seiour, dont France est decoree,  
 Et y void on Nymphes vn million.  
 Nymphes d'honneur, de beauté naturee,  
 Beaux esperits, visages angeliques,  
 Plus qu'enques n'eut, en Cypre, ou Cytharee.  
 Là, ha Venus son temple, & ses reliques,  
 Ou maints amants par grand' ardeur se vouent,  
 Et y font vœux, tant priuez que publiques.  
 De temples maints que les Poëtes louent  
 Ce n'est plus rien, ilz sont tous abolis:  
 Mais cestuy seul, les Dieux font & aduouent.  
 Les piliers sont de diamans polis,  
 Le fondement est d'argent bien duisant,  
 L'auantportal, tout de saphirs iolis.  
 L'ordre du comble, ordonnee en croisant,  
 Fait enlasser les beaux piliers ensemble,  
 Qui sont d'iuoire, & de fin or luisant.  
 Tout le dehors, vn Paradis ressemble:  
 Le dedens n'est ne trop cler, ne trop brun,  
 Mais delectable à voir, comme il me semble.  
 Iadis Venus; en deux temples, dont l'un  
 Fut Corinthois, & l'autre de Sicile,  
 Mainte fille eut, dedié en commun.  
 Mais ceux destruits par guerre difficile,  
 La grand Deesse, ha depuis mieux assis  
 En Occident, son temple & domicile.  
 Car là void on simulacres massifz,  
 Mbles peints, & viues imagettes,  
 Sans encombrer de verre ou de chassis.  
 Qui des griefz maux, ou personnes subiettes  
 Sont maintesfois, ainsi que par miracle  
 Donnent respõs de leurs douces gorgettes.  
 De ce haut temple, & merueilleux oracle,  
 Les auttez sont de lis tresbien parez,  
 Encourtinez pour euter spectacle.  
 Les chappes sont, de draps bien figurez:  
 Le propre encens, est d'odeur naturelle,  
 Les benoitiers, des vaisseaux corporelz.  
 Et là dedens iamaïs eue ne gelle,  
 Sel'asperges n'est d'estoffe amortie,  
 Ou qu'un froid vent de crainte ne s'y mesle.  
 Les confanons, de couleur assortie  
 Sont les atours d'accoustremens gorriers,  
 Branslans au vent, d'une & d'autre partie.  
 Lesquelz on porte aux festes volentiers,  
 Danses & ieux, ou se font fictions,  
 Là mieux qu'ailleurs, les desploye on d'un tiers.  
 Là les templiers sont leurs processions,  
 Mainte statue est droit là transportee,  
 Et là se font grands intercessions.  
 Là est Venus par musique enchantee,  
 Et tout le chant prend d'amours accordance,  
 Ou volupté, sans nulle autre est hantee.

Là est l'usage, & constumiere danse  
 De l'ordre humain, & le droit naturel  
 Du diocese, ou tant ha d'abondance.  
 C'est au lieu dit, Paradis corporel,  
 Dont Genius est metropolitain,  
 Qui tire plus que bœuf ou que torel.  
 Genius donc, premier Primat hautain,  
 De toute Gaule, ha citez suffragantes  
 Tant en pais prochain comme lointain.  
 Villes, citez, mignonnes & fringantes,  
 En qui les biens du monde se comprennent,  
 Comme on congnoit par œuures elegantes.  
 Et d'autres tant, qui tous les iours apprennent,  
 Que Genius, Prelat Venerien,  
 Est esbahi, dont tant de gens luy viennent.  
 Or fait il bruire en maint lieu terrien  
 Son tintinnable, & mener grand tintin:  
 Qui ne le peult somner, il n'aura rien.  
 Les cloches sont de metal argentin,  
 Et qui ne tire, ainsi qu'à labandon  
 Il aura beau cliqueter le patin.  
 Car ia n'aura, ne grace ne pardon:  
 Tant est le prestre estrange de nature,  
 Qui tout deuroit presenter en pur don.  
 Ainsi Venus; parmi la flouriture  
 Au iour poignant, que matines somerent,  
 Feit de son temple ouurir la grand' closture.  
 Et là seant, les oiseaux entonnerent,  
 Vn doux cantique, entrebrisé d'accords,  
 Dont les parois du temple resonnerent.  
 Philomena moduloit ses records,  
 Contre tenant, à Progne l'arondelle,  
 Par vn doux bruit accordant sons discords.  
 Merles, mauuis, de plus belle en plus belle,  
 Serins, tarins, faisans proportions,  
 Y murmuroient, par tenson non rebelle.  
 Chardonnerets, en diminutions,  
 Lynottes, gays, trestous, à qui mieux mieux,  
 Feirent ouyr leurs iubilations.  
 Leurs poinets d'orgues, volerent aux hauts cieux  
 Leurs versets dits alternatiuement  
 Delecterent les oreilles des Dieux.  
 Et quand leur hymne eut prins desinement,  
 Il vint auant maint nouuel Arion,  
 Maint Orpheus, iubilant doucement.  
 D'un vieil Terpandre, ou d'un vieil Amphion,  
 D'un Apollo harpant en sa coquille  
 On n'ha plus cure, & si les desfie on.  
 Pour vn Linus chantant de voix tranquille,  
 Vn Thamyras, Tubal, ou Pythagore,  
 Il en est cent, & pour cent en est mille.  
 Au nouueau chant, à la nouuelle gorre,  
 Venus s'endort, mieux qu'au chant des Seraines,  
 Ou qu'à menger pauots, & mandragore.  
 Tous vieux flageots, qui sternes primeraines,



Psalterions, & anciens decacordes,  
Sont assourdis par harpes souveraines.

Par le doux son des nouveaux monocordes,  
Ont mis souz banc les gens du Roy Clouis,  
Leurs viuesles, leurs vieux plectres & cordes.

Et maintenant frequentent à deuis  
Les cœurs diuins, les pulpîtres dorez,  
Anges nouveaux, dont les cieux sont seruis.

Au fin mylieu du cœur, ouyr pourrez  
Entrebriser musique Alexandrine,  
Et de Iosquin les verbes coulourez.

Puis d'Ockeghem, l'harmonie tresfine,  
Les termes doux de Loiset Compere,  
Font melodie aux cieux mesme confine.

Les neuf beaux cieux que Dieu tourne & tempere,  
Rendent tel bruit en leurs spheres diffuses,  
Que le son vient, iusqu'en nostre hemisphere.

Et de là sont toutes graces insuses  
Aux clers engins, & le don celestin  
De la liqueur & fontaine des Muses.

Tant en François, que Toscan & Latin,  
L'air y resonne, entre les murs du temple,  
Et plus au soir qu'il ne fait au matin.

Or, quand le nombre & l'ardeur ie contemple  
De tant de gens, qui deuant Venus chantent,  
Ie n'ay veine qui de stupeur ne s'emple.

Poëtes maints, en ce grand temple hantent,  
En descriuant les ioyeux esbanois  
Et leurs escrits y dedient & plantent.

Non pallissans deuant ces doux mynois,  
De peur de mort, ou de honte importable,  
Comme iadis aux aultres Lugdunois.

Mais de cœur gay, de vouloir delectable,  
Leurs conceuoirs hautement pindarisent,  
En figurant mainte couleur notable.

Musiciens de leurs voix symphonisent,  
Et leurs buseaux unanimes concordent,  
Soufflent, harpent, tympanent, citharisent.

Facteurs, Rimeurs, maint beau dictier recordent,  
A la louenge, & bruit de la Deesse,  
Et de beaux mots leurs dis orrient & bordent.

La n'ot on rien, que plaisance & liesse,  
Du bruit hautain le haut ciel en resonne,  
Tout à soulas s'y deduit & acquiesce.

Là ne voit on, que gloire qui foisonne,  
Là se produit lasciuité Comique,  
Lyriques vers, dont amours on blasonne.

Là recite on d'inuention sapphique  
Maint noble dit, cantilenes & odes,  
Dont le style est subtil & mirifique.

Tout ce qui est en liures ou en codes,  
Se met auant, hymnes & elegies,  
Chançons, motets, de cent tailles & modes.

Là se deduit par genealogies  
Le tronc d'amours, son los qui resplendit,

Et le nombre des graces eslargies.

Là maint gosier, barytonnant bondit,  
Qui Lay prononce, ou Balade accentue,  
Virelay vire, ou Rondel arondit.

Maint seruentois là endroit se punctue,  
Chant Royal maint si chante & psalmodie:  
Brief, vnchacun s'y peine & esuertue.

D'amours seruir vnchacun s'estudie.  
Parquoy leans i'ouys si doux tumulte,  
Qu'au monde n'est semblable melodie.

Du bruit souef, qui au temple resulte  
Incessamment, sans silence ne poses,  
Dame Venus se s'ioiust & exulte.

Et ce pendant qu'on chantoit tant de profes,  
Le grand Prelat de ce temple notoire,  
Sacrifioit d'encens pur & de roses.

Dont le doux flair, espars par l'oratoire,  
Refocilloit les cœurs des amoureux,  
Puis tost apres on sonna l'offertoire.

Lors Genius (lequel prioit pour eux,  
Laisa l'autel) s'alla mettre en son throne,  
Et deuant luy deux bassins grans & creux.

Maint poure amant de grand frayeur sestonne,  
Quand il perçoit ces grans vaisseaux d'argent,  
Esquelz il faut que chacun mette & donne.

Aussi maint chantre, & maint poëte gent,  
Par grand desdain laissa liure & pulpitre,  
Et s'en va hors de secours indigent.

Et Genius triomphant souz sa mitre,  
Bien accoustré d'habits pontificaux.

Hucha Danger, son diacre & ministre:

Et luy dit bas: Monstre combien tu vaux.  
Garde que nul n'approche l'autel sacre,  
S'il n'ha argent, tant soit il fin ou faux.

Puis appella, Belacueil, souz diacre,  
Disant ainsi: Garde bien souz ton œil  
D'abandonner statue, ou simulacre.

Ne de souffrir, qu'homme en face son vueil,  
Sans premier mettre, or ou bagues en gage.  
Mais bien les peux attraire, Belacueil.

Et ceux s'en vont, sans gueres de langage,  
Mettre aux deux coings de l'autel grand & ample,  
Pour receuoir chacun selon l'usage.

Dame Venus, la maistresse du temple,  
Voyant l'apprest de l'offertoire grand:  
Voulut monstrier vn grand signe & exemple:

Car elle dit, doucement souz riant,  
Aux trois Graces, qui sont ses pedisseques,  
Que chacune eust œil, & maintien friant.

Lors Pasithee, en regards extrinseques  
Attrait maint homme, & sa sœur Egiale  
Les entretient, par maints plaisans obseques.

Euphrosyna, gentile & curiale,  
S'adonna toute, à ce que se iourner  
Long temps les fasse, en amour sociale.



Quand *Genius* vid son cas bien tourner  
Au gré *Venus*, & secours des *Charites*,  
Il s'appresta, pour un peu sermonner.

Et declarer de *Venus* les merites:  
A fin que ceux, qui d'offrir prests se monstrent  
Ne feissent pas leurs ententes irrités.  
Chacun se teust, Tous pour ouyr s'accoustrent,  
Si print son theume:

LE SERMON DE L'ARCHI-  
PRESTRE GENIVS.

Actatis breue ver.  
Ces mots icy grand chose nous demonstrent.

Peuple gentil, vieillesse est vostre hyuer,  
Et ieunesse, est le printemps de vostre aage,  
Lequel n'est point si durable que ser.

Ieunesse est brieue: & pourtant qui est sage,  
Il sert les Dieux, il employe son temps,  
Ains que vieillesse usurpe en luy seruage.

Voyez vous point, selon que ie pretens,  
Qu'animaux tous, Dieu & Nature seruent,  
En leur icune aage, en ce ioly printemps?

Les Cerfs au bois, tltre d'amours obseruent:  
Les oiselets, maintenant s'apparient,  
Et par grand sens leurs especes conseruent,

Les elements, les vns aux autres rient.  
Celestes corps, l'un à l'autre se iouent.  
Toutes choses d'amours, ores se prient.

Tous sexes or, en concorde se vouent.  
Masle, femelle, ont accord reciproque:  
Iusqu'aux poissons, qui souz les ondes nouent.

Mutuel meuf, vnion vniuoque,  
Font connexer la machine du monde  
Souz un Moteur, qui à paix les prouoque.

Et de là vient, que le Ciel noble & monde,  
Aspire en terre une amour affectiue,  
De procreer tout ce qui y abonde.

D'administrer vigueur vegetatiue  
A plante, à arbre, & iusqu'à une seue,  
Fournir à tout essence nutritiue.

Et ceste amour, qui ainsi tout acheue,  
Se dit Nature, estendant les branchettes  
Des arbrisseaux, quand ilz sont en leur seue.

Nature donc, de ses mains tant doucettes  
Ne fait que tistre, & peindre, & labourer  
A faire fleurs, arbres, hommes, & bestes.

C'est pour le tout Vniuers decorer.  
Et puis *Venus*, par ardeur indicible,  
Les fait trestous ensemble enamourer.

Dame *Venus* employe son possible,  
A tout conioindre en amour melliflue,  
Leur propinant vertu concupiscible.

A toute beste vtile, ou superflue,  
Elle consigne un esquillon d'amours,  
Et un desir sensuel leur influe.

Mais sa cure est principale tousiours  
Sur les humains: ausquelz ses graces donne,  
Au beau printemps: & en leurs ieunes iours.

Si donques or, tout animal s'adonne  
D'amours seruir, de *Venus* mercier,  
Ainsi que Dieu, & Nature l'ordonne,

Que ferez vous, qui pour approprier  
Bien voz hauts noms, estes tous Demydieux,  
Et qui sauez le bien du mal trier?

Saints animaux, la semence des cieux,  
Hommes prudents, esperits raisonnables,  
Et qu'entre tous, Nature ayme le mieux:

Serez vous point aux hauts Dieux seruiables,  
Dame *Venus*, l'honorerez vous point  
Comme ses serfs, deuots & amiables?

Si ferez dea, Nature vous y poingt:  
Et mesmement en ce doux temps vernal,  
Auquel estes, gays, frais, forts, en bon poinct.

N'attendez point le froid temps hyuernal,  
Auquel serez destituez de forces,  
Et de vigueur perdrez le gouuernal.

En ce temps là, voz ridees escorces  
De grand vieillesse, aspres seront & dures:  
Et voz branches, inclinees & torses.

Lors *Vultur*us, & ses noires froidures,  
Ciffans, bruyans, vous feront escrooler,  
Elastir, fener, voz fleurs, & voz verdures.

Lors verrez vous, voz fueillettes voler,  
Voz bruns cheueux semez de neige blanche,  
Et voz hauts troncs, desnuer & peler.

Si vous faudra appuyer, tige & branche,  
De bastonneaux, & autres sustentacles,  
Que vent aucun ne vous tombe ou desbranche.

Voz yeux rouillez, trouueront pour obstacles  
Larmes sans veuil, avec mailles, & toilles:  
Qui sont de Mort assez prochain: signacles.

Plus n'y aura d'humeur dedens voz moilles,  
Fors distillans catarrhes, & roupies,  
Le chef baissé loing du cours des estoilles.

Vieillesse griue enuaira ses espies  
Tremeur, Langueur, Infrigidation,  
Dont voz vertus seront fort assoupies:

Car par leur fort, & congelation.  
Tout vostre corps sera froid comme marbre,  
Farsi de goutte, & d'autre infection.

Voz membres or, plus prests qu'un Candelabre,  
Seront alors, non mouuans, non dressables,  
Et pourrira le fin cœur de vostre arbre.

Pour vous guinder il faudra bien cent cables,  
Plus ne voudrez sinon au feu croupir:  
Tant ferez vous, morfondus, miserables.

On vous verra, tous froidureux tapir,  
Souz pellissons, souz chaudes vieilles nattes,  
Toussans, crachans, & iettans maint sousspir.

Si tiendrez lors voz vies pour ingrates,  
D

Quand



Quand vous verrez voz forces deperies,  
Ayans regret aux iuueniles actes.

Ayans despit, qu'aux plaisances flories  
D'adolescence, & de ieunesse heureuse,  
Recreus serez, & voz liqueurs tariées.

Et maudirez l'obscurité tenebreuse  
De l'aage triste, odieux, mat & sombre,  
Vieillesse crue, offensant, quereleuse.

Et si serez veus, & souhaits sans nombre,  
Tendans à fin, de vous raiouenir:

Mais c'est pour neant, car trop grief est lencombres.

Trop est grief fais, que de vieux deuenir,  
D'auoir passé le ioly temps d'Esté,  
Le riche Automne, ou n'ha nul reuenir.

Plus ne serez, ainsi qu'aurez esté,  
Dont plourerez, & moult vous poiserá,  
Voir vostre cours par vieillesse arresté.

Chacun de vous alors s'accuserá,  
De ses beaux iours perdus & oubliez,  
Et ses genoux de pleur arroserá,

En requerant à deux genoux pliez,  
Mercy aux Dieux, & Venus la Deesse,  
Par qui tous biens nous sont multipliez.

Mais tard sera: Car iamais en vieillesse  
Venus n'ottroye à personne pardon,  
Qui n'aura fait son deuoir en ieunesse.

Et puis Amour, qui est nostre guidon,  
De l'autre part tiendra pour gricue offense,  
Vn tel mespris, de son dard & brandon.

Nature aussi, qui vous propine essence,  
Estimera le defaut trop enorme,  
D'acquiter mal si belle adolescence.

Et outreplus, ie vous dis & informe,  
Que ie qui suis vostre chef souuerain,  
Condamneray vostre erreur si difforme.

Ie Genius, grand Primat primerain  
De toute Gaule, & de mainte autre gent,  
Vous choisiray du premier au derrain.

Et s'il s'en treuue aucun si negligent,  
Qu'en son temps n'ayt seruy Venus sa dame,  
Il en mourra de pardon indigent:

Et sera dit Anatheme & infame,  
Forclos d'aller aux beaux champs Elysees,  
Ou le siege est de mainte benoite ame.

Mais pas ne croy voz hauteses prisees,  
Si regimbans encontre l'esguillon,  
Si peu sauans, ne si tresabusees:

Car quand Amour, plus gay qu'un papillon  
S'adresse à vous, bendant son arc d'iuoyre,  
Point ne deuez cuiten son raillon.

Son vulnerer vous est triomphe, & gloire  
Sa playe inflicte, est pour vous honorer,  
Et anoblir vostre nom & memoire.

Par ainsi donc, deuez vous adorer  
Dame Venus, & Cupido son filz,

Et à leur vueil du tout optemperer.

En ce deuoir deuez estre confits,  
O hommes clerks, nobles adolescens,  
De tous les biens de nature assoufis.

Leuez voz cœurs, desployez cy voz sens,  
Mes chers enfans que ie vueil introduire,  
Et m'adressez voz beaux yeux relucens.

Ie suis celuy, que Dieu ha fait reluire  
En haute essence au reng des Demydieux,  
Pour assister aux hommes, sans les nuire,

Genius suis, vous suiuant en tous lieux  
Pour vous semondre, & vous persuader,  
Ce que ie scay qui vous affiert le mieux.

Créé ie sus, pour vous diure & guider,  
Pour procurer la vostre geniture,  
Et au surplus vous deffendre & garder.

Ma substance est de haute intellecture,  
Comme uniforme à noblesse angelique:  
Et mon tiltre est, vray amy de Nature.

Mon geniteur, celeste & deifique  
Se dit Mercure, eloquent, prompt, & sade,  
Le Dieu d'engin, & de toute traffique.

Et ma mere est, vne Nymphe Naiade  
Nommee Lare, à Venus pedisseque,  
Fort domestique, obsequente & non fade.

Or suis ie donc le moteur extrinseque,  
Qui voz plaisirs vous adresse & auance,  
Et voz ennuyis vous recule, & reseque.

Si pouuez voir, sans nulle deceuance,  
Comment ie suis vostre vray gardien,  
Grand Paranymphe, & tout plein de sauance.

Car mon labeur, mon train cotidien,  
Est vous instruire, ainsi que le voyez,  
Principalement, en lart Venerien.

Auecques vous quelque part que soyez  
Tousiours ie suis, & ay prerogatiue  
De vous instruire, à ce que me croyez.

Vostre penser, vostre imaginatiue  
Sont souz ma loy: car i'en scay les secrets  
Et aussi est la force genitiue.

A Genius voz fronts sont consacrez,  
Voz beaux semblans, toutes voz bonnes cheres,  
Voz dits plaisans, voz mots doux & suerez.

Voz yeux gentils, & voz plaisans maneres,  
Voz ris, voz chants, voz faits ingenieux,  
Souz Genius obseruent leurs baneres.

Tous malplaisans, tous auaricieux,  
Ne me sont rien, ne sots, ne coquibus:  
Mais les frians, liberaux, gracieux.

Et ceux là sont, qui me doiuent tributs  
Comme Gentils, Biencomplexionnez,  
Sanguins, ioyeux, sans fraude, & sans abus.

La raison est, pource, qu'ilz sont bien nez,  
Souz l'horoscope, & regard Venerique,  
Ou que d'eux mesme, ilz s'y sont faconnez.



*Leur oraison, est pure rhetorique,  
Leur liesse est, propice & geniale,  
Et leur attrait, amoureux & lubrique.*

*Leur façon est, humaine, sociale,  
Savant sa court, tresbien mondanisant,  
Et leurs habits, de gorre speciale.*

*Telz estes vous, ô peuple reluisant,  
Peuple de Gaule, aussi blanc comme lait,  
Gent tant courtoise, & tant propre & duisant.*

*François faitiz, francz, fors, fermes, au fait  
Fins, frais, de fer, feroces, sans frayeur,  
Telz sont voz noms, concordans à l'effect.*

*Peuple hardi, de perilz essayeur,  
Illustre sang, Troyenne nation,  
Non espargnant son sang ne sa sueur.*

*Neueux d'Hector, enfans de Francion,  
Qui sur les borts du grand fleuve Dunoe  
Fonda Sicambre, & y fait mansion.*

*Vostre haut los, en parfond honneur noue,  
Vostre nom cler vole insques aux ciëux,  
Mydi vous craint, Septentrion vous loue.*

*Tout Occident, tous Orientaux lieux,*

*Indes, Persans, Scythes, & Parthes scaiuent  
Que vous estes les bien vouluz des Dieux.*

*Voz clers penons en Asie se lieuent:*

*Les Turqz ont peur de vostre bruit & fame,  
Et voz fiertez redoutent & eschieuent.*

*Grece ha fiance en l'ardant Auriflame,  
Qui d'iceux Turqz les yeux esblouira,  
C'est tout l'espoir qu'elle attend & reclame.*

*Vostre hauteur de ce l'esionira  
Dedens brief temps: car i'en voy les apprestz,  
Dont vnchacun vostre nom benira.*

*Mais ce pendant, à fin d'estre plus fraiz,  
Reposez vous, reprenez voz haleines,  
Et de labour soyez vn peu soustraits.*

*Refocillez voz membres & voz veines,  
Impossible est que tousiours arc puißt tendre:  
Car ses forces en seroient trop veines.*

*Entredeux faut à volupté entendre,  
Et y vaquer, à l'exemple de Mars,  
Qui s'accointoit de Venus blanche & tendre,  
Et mettoit ius, escuz, & braquemars.*

F I N .

C O M M E N T L A C T E V R F V T R E B O V T E D V  
T E M P L E D E V E N V S .

**A**VX PAROLES de l'archiprestre Genius, plusieurs personnages de ieu-  
nessé Gallicane & Françoisé, esmuz & entalentez daller à loffrande, sans  
attendre la fin du sermon, comme pleins de fureur amoureuse, contrain-  
gnirent ledit predicateur de synçoper sa collation: car par ardeur tumul-  
tueuse & farouche, tout ainsi que filz se deussent entrebatre, chacun sauança qui  
mieux, mieux, tendant de baiser les reliques du temple Venerien. Et sentrepressoient  
de telle sorte que lun donnoit empesche à lautre.

Belacueil souzdiacre faisoit resoner ses grans bassins d'argent, dedens lesquels qui  
ne pouuoit aduenir, il y ruoit, or, argent, drogues aromatiques, & odoriferantes, riches  
bagues, aornemens somptueux, & toutes especes de richesse mondaine. Les autres par  
grand deuotion attachoient leurs cierges & leurs chandelles aux treilliz du grand  
autel & aux candelabres, tellement que les clercs & ministres dudit Belacueil ne suf-  
fisoient à recueillir & esteindre les chandelles, ny à espuiser les grans vaisseaux dar-  
gent. Ien veis aussi aucuns qui y mettoient des tableaux peints de leurs naufrages &  
mesadventures, pour rendre grace à la Deesse de ses miracles impetrez tant par mer  
que par terre.

Le diacre nommé Danger, qui dautrepart tenoit pied ferme, ayant vne grande  
& longue verge en la main, de dur mesplier, poli & plein de nœuz, dun vilage re-  
barbatif & dune voix tonnante, & redoutable, qui menassoit ceux qui sefforçoient  
d'approcher à main vuide, aux riches cousinets, sur lesquels reposoient les belles  
images & simulacres feminins, & veneriques: Et de fait, les reboutoit rudement.

Ie donques tout deliberé d'accomplir mon vœu ia pieça promis, à lexemple des  
autres, ausquelz iauoye veu faire le semblable, presentay vn petit tableau de mon in-  
dustrie assez bien escrit & enluminé de vignettes, & flourettes, lequel iestimoye vn



chef d'œuvre, pour le planter & dedier deuant l'image de ma Demydeesse. Et de fait quand ce vint à offrir, ieuz quelque peu de faueur du souzdiacre Belacueil : Car faisant mon offrande, il me souffrit baiser les leures coralines de l'image, pretendre encores la rebaiser par plusieurs fois, pour saouler ma deuotion.

Mais quand Danger le rude diacre, plein d'auarice sacerdotale, eut veu que ie feis present que dun peu de parchemin attaché en bois, sans ce que autrement il gardast que tout ce seruoit à lhonneur & exaltation de la Deesse Venus, & de son temple, il me chastia malgracieusement de sa gaule, & ietta mon tableau derriere grand autel, sans en tenir conte, pource quil ny auoit gueres de metal, dor ou d'argent pesant, ou massif, fors seulement de dorure, ou enluminure superficielle.

Voyant mon rebout & confusion, ie me reputay malheureux. Et sortis hors Temple, plein de vergongne, tout pensif, & sans contenance, sinon piteuse & lamentable, fuyaut & me destournant de la conuersation de ceux de ma congnoissance. Il quelz par grand foule occupoient les chemins de toutes pars, pour aller au sacrifice de Venus. Si feis tant, que ieschappay de la presse, & tant erray par mes iournees de mer & sur terre, que ie paruins en vne merueilleuse solitude : cest adire, desert, stérile, pierreux, areneux, & tout eremitique, là ou neantmoins ie trouuoie aucuns pas de mains, imprimez en la sablonniere seiche : non tant que ce peust sembler grand trou ou chemin ferré, mais toutesuoyes il donnoit consolation à ma tristeur, esperant que ie paruiendroye à trouuer aucune chose estrange, merueilleuse & antique, dont suis curieux. Ce qui maduint, comme vous orrez cy apres.

Après lointains voyages & erreurs plus que vagabondes, & apres plusieurs naufrages eschappez, pource que ie me destournoye vne fois deçà, autre delà par lignorance des sentiers, comme celuy qui mieux aimoye mourir en lieu estrange & incongnu, que viure en derision de mes voisins. Finablement i'apperceuy vn Rocher treshaut & tresmerueilleux à regarder pour sa diuersité. Car son sommet seleuoit par dessus les nues : & au pied diceluy, comme on pouuoit coniecturer par semblance lointaine, pouuoit estre imaginé aucun peu darbres & verdures. Si t'en celle part, pensant que illec parauenture ie trouueroye quelque refrigerere deauue, ou fruitage, pour estancher ma grand soif, qui causee m'estoit par le train labourieux de la terre sablonneuse, & par euaporation de sueur alteratiue, & expiration dhaleine.

En cest espoir & desir, oubliant mon traual, par affection de nouuelleté, ie ne donnay garde, que i'approchay le pied du Roc, lequel estoit reuestu daucuns buissons, mais cler semez, & non pas du tout suffisans pour donner ombrage, & encores moins fructueux. Si nestoient peuplez fors de menus lezardeaux, & autres bestes les nommees cigales, dont le chant enrroué faisoit resoner l'air de toutes pars. Neantmoins ie y cueillis aucunes meures & framboises verdes, dont laigreur estant quelque peu lalteration de ma bouche.

Or estoit la Roche eschauffee du Soleil Meridional, si droite, si scopuleuse, & si difficile à monter, que ie ne men osay onques entremettre, ainçois alloye enuiron son circuit. Souhaitant par grand soing, que ie peusse recouurer quelque source fontaine. Laquelle chose apres grand traual i'obtins heureusement, & paruins en lieu solitaire & ombrageux, qui estoit le creux du Rocher large & ample, reuestu de mouffe & autres herbes aquatiques, duquel sourdoit vn petit ruisselet argentin, environné dun peu darbres, de fueillure escharse. Si massis sur la riue pelee, & non gu



herbue, puis menclina y & puisay de leau dedens mes palmes creuses. Si buz de celle belle liqueur refrigeruse, & en lauy la sueur de ma face.

Et quand ieuz mes esprits recreez & remis sus, il me sembla bien, pource que le lieu estoit separé de la noise du monde, que cestoit vn desert espouventable, auentureux & danciennes merueilles, & comme vn lieu hanté de Nymphes ou dautres esprits incorporelz. Si dressay la veüe pour regarder la region circuniacente: & si paraenture il y auoit là entour chose aucune digne de memoire. Finablement ma curiosité ne me deceut point: car du costé dextre de la fontaine, ie trouuay entaillé en la roche, de graueure antique, ce qui sensuit.

DESCRIPTION DV ROCHER,  
sur lequel est assis le Palais d'honneur & le Temple de  
Minerue.

\*

**V**OICY le noble roc, qui les nues surpasse,  
Des plus hauts monts qu'on sache au  
monde l'outrepasse,  
Dont le sommet atteint, l'air du ciel  
treffsalubre.

Or est tout ce Rocher, diuers, glissant & lubre.  
Tresdur, agu, pointu, offendant piedz & palmes,  
Et n'y croit alentour, ny oliues ne palmes,  
Mais seulement estocs, & arbres espineux,  
Poingnans, fiers au toucher, tortus & pleins de noëuz.  
Tous les sentiers y sont, peu hantex, tost perdables,  
Dangereux au monter, promptement descendables.  
Et n'y va iamais nul, tant soit il grand & fort,  
Qu'il ne luy soit besoin exercer maint effort.  
Maint combat difficile, & mainte luitte aherdre  
Le tout en grand danger, de corps, & ame y perdre,  
Ains qu'il puißt suruenir au dessus du Rocher,  
Veu que pour le garder qu'on n'en puißt approcher.  
Monstres y ha vilains, plus hideux que luittons.  
Horribles laids, & ords, tous garnis de bastons,  
Qui tant d'ennuy, & peine aux entrepreneurs font,  
Que pour le plus souuent leur vertu ploye & fond.

Mais si par fortitude, & bien perseuerer,  
Ils peuent d'auenture, en aleine durer,  
Iusques au fin plus haut, ou est la riche plaine,  
Garnie de tous biens, de felicité pleine,  
Lors ont ilz Belacueil, ilz ont repos eterne,  
Gentil bruit triomphant, & bienheurté superne.

Car sur le haut du mont spacieux & planier,  
Est le Palais heureux, de tout bien personnier.  
Le grand verger d'honneur, & le seiour Royal,  
Qui sans fin est ouuert à tout bon cœur loyal.  
Là est à tousiours mais l'air tranquile & serain,  
Comme en vn Paradis, terrestre, primerain.  
Tout y flaire, & flouonne, & rend souesue odeur.  
Tout y est plein de ioye, & de riche verdeur.  
L'air illec retentist de tresdouce harmonie,

Et paix est là endroit, richement espanie.

Amour y regne, & Grace, & Concorde y flourit,  
Plaisant plaisir y dure, & Ioye s'y nourrit.

La verrez vous souuent, cheualiers tournoyer,  
Et parmy les verds prez, dames esbanoyer,  
Qui les fleurs vôt cueillat, pour beaux chappelets tistre,  
Et d'icelles on sent vn flair merueilleux ystre.

Là, les void on dansans, par bendes & Caroles,  
Chantans, Lays pleins d'amour, & des douces paroles.

Et lors les oiselets respondent à leurs chants,  
Qui tous doux & priuez se laissent prédre aux chäps.

Et vont par tout semant leurs plumettes dorees,  
D'azur, de verd, de iaune, & pourpre coulourees.

Entour des arbrisseaux, & des rimes herbues,  
Et dessus l'ouuerture, aux flourettes barbues,

Les mouschettes ot on par douce noise bruire,  
Qui cueillent la saueur, pour cire & miel construire.

Le beau printemps leans, sans cesser, tousiours dure,  
Sans aucun encombrer d'hyuernale froidure.

Là s'endort on au bruit des cleres fontainettes,  
Esquelles on ne void serpenteaux ne rainettes,

N'y aucune autre chose à personne nuisible:  
Mais y est tout riant, salutaire & duisible.

Et au fin beau mylieu, sur vn tertre plaisant,  
Duquel soues descend, maint ruisseau arrosant

La racine fertile à tout fructueux arbre,  
Est vn Palais, construit de dur & riche marbre,

De iasse, de crystal, de porphyre poli,  
Dont l'ouurage est tant cher, tant noble, & tant ioli,

Qu'au monde ne se treuve vn si bel habitacle.  
Illec est le manoir, & le seur receptacle

D'honneur, le Roy puissant, iuste, grandipotent,  
Qui maints riches guerdons à tous cœurs nobles tend.

Dedens ce Palais est de Minerue le temple,  
Auquel maint noble esprit en haut sauoir contemple

Les beaux faits vertueux en chronique & histoire,  
En science morale, & en art oratoire.

Là se treuent conioints, viuans en paix sans noise,  
Le langage Toscan, & la langue Françoisse.

Par ainsi, là dedens son aurein Palais,  
Fourni & enrichi de saphirs & balais,

Ce puissant empereur, Honneur le vertueux,  
Maintient son haut arroy, & son train somptueux.



Et se deduit leans, sans ce que rien le blesse,  
 Avec sa grand puissance, & pompeuse noblesse,  
 Sa bende bienheuree, & celeste famille  
 Dont on peult bien conter millions plus de mille,  
 Ayans trestous apart mansions, tabernacles,  
 Logis, garnis de tours, beffrois, & propinacles,  
 Et de toute autre chose, au monde souhaitable,  
 Pour enrichir tel lieu, triomphant & notable,  
 Si vont leans courans, iouant, & voletant,  
 Hauts esprits angelins, en effect, tant & tant,  
 Que nul viuant n'en scait le nombre innumerable.

En ce lieu noble & saint, propice & desirable,  
 Jamais ame ne vid la nuit, obscure & brune,  
 N'onques n'y eclipsa la triste & froide Lune,  
 Ainçois vn luisant iour eternal y adiourne,

Duquel la grand clarté, sans fin, dedens seiourne,  
 Et se maintiement là les Nymphes & pucelles  
 En ieunesse & beauté, comme on peult dire celles  
 Qui tousiours d'heure en heure en splendeur restorissent,  
 Ne leurs plaisans esbats iamais ne deperissent:

Car ainsi le commande Honneur le grand seigneur,  
 Qui de tous hautains biens est maistre & enseigneur.

Qui veut donques monter au temple de Minerne,  
 Qui la cheté destruit, & les vices enerue,  
 Et rend l'homme tout dur, qui par auant fut tendre,  
 Le sauconduit d'Honneur icy luy faut attendre.

Ce lieu sappelle estude, & labour, & soucy.  
 S'il ne se vouloit perdre, il faut attendre icy.  
 Mais en fin bonne guide aura il par Honneur,  
 Qui de biens & vertus, est iuste guerdonneur.

COMMENT EN CE LIEU SOLITAIRE S'APPARVT

à l'auteur vn Esprit familier, en guise d'Ermitte, nommé Labeur historien:

avecques lequel il conclut & delibera, de demourer & le

seruir comme son clerc, à fin de trouuer

la concorde des deux

langages.



QVAND ieuz acheué de lire tout ce beau dittier, composé de rythme Alexandrine, gravé en la planure du Rocher ample & spacieux, laquelle taille iadis auoit grand bruit en France, pource que les prouesses du Roy Alexandre le grand, en sont descrites es anciens Rommans: dont aucuns modernes ne tiennent conte aujourd'hui. Toutesuoyes ceux qui mieux scauent en font grand estime. Je fus bien ioyeux, & ruminant longuement en ma pensee, notay par expres les six vers, dont lun commence: *Dedens ce palais est le temple de Minerue,* &c. Car de long temps ie m'estoye enquis & souuent remis en doute, en quel lieu ne comment se pouuoit trouuer la concorde des deux langages: cest a sauoir François & Toscan, ou Florentin. Et ie fus lors certain quelle estoit au haut & riche palais d'honneur, dedens le temple de Minerue, & que illec on en pourroit finer, mais d'aller, ie ne sauoye aucun moyen. Pource que par ladite escriture de la Roche, il estoit deffendu dy monter sans guide.

En ceste contemplation ie m'endormis & non gueres, car ie fus tantost esueillé par vn Esprit familier, qui me sollicite aucunes fois, nommé Labeur historien: lequel se paire souuent en aucunes bonnes maisons, & ne sappert iamais pour quelque conuersion qu'on luy fasse: sinon que dame Nature luy commande, & tousiours en personnage graue, antique, & venerable: à tout vne barbe longue & blanche, ainsi comme vn ermite. Si me dit quand ie fus leué debout, à cause de luy faire reuerence, que bonne heure fust ie venu en son ermitage. Et lors ie luy requis par grande instance, quil me voulsist dire & declairer par quelle ordonnance auoient esté graues ces lettres au Rocher.

A ceste demande il me respondit, que ce fut par linstitution de maistre Jean Mehun orateur François, homme de grand valeur & literature, comme celuy qui donna premierement estimation à nostre langue: ainsi que fait le poëte Dante

lang



langage Toscan , ou Florentin. Alors ie fus bienaise , & respondis : Que puis que (comme iay autrefois ouy dire) le bon maistre Iean de Mehun estoit contemporain, cestadire dun mesme temps & faculté à Dante : qui preceda Petrarque, & Bocace : & que lun estoit emulateur (& nonobstât amy) des estudes de lautre : & que des ce temps mesmes, tout se portoit bié dun costé & dautre : Cestasauoir q̄ France, & Floréce, qui se intitulent de mesme lettre, estoiet franches, flourissantes, & coniointes. Toutes ces choses attédues & considerees, il estoit bien seant, q̄ le semblable aduinist en nostre temps. Mesmement pource que la fleur de lis de Floréce, est procedee du don du grand empereur Charlemagne Roy des Francz , fondateur ou instaurateur de la cité de Florence la belle, & non rebelle aux François : car on en void lapparence, attendu q̄ leur flourissance nha onques failli à la frâchise des nostres, depuis le temps quon frequente les Itales. Ioingnons donques ces fleurs de lis ensemble, qui desia sont vnies. Les vnes sont dor en champ dazur : les autres sont de gueules sur argent. Or nest il possible à personne qui veult viure en ce monde, mesmement à vn Roy, de se passer en ses armes de gueules. Cestadire, de gensdarmes & autres gens qui mégent : ne dargent pour les payer : ne dor, qui signifie noblesse & puissance. Et encore moins dazur, par lequel est designé le ciel, & lait, sans lesquels nous ne pouuons aspirer ne respirer. Adioustez ces choses ensemble, en vn bon fort escu colé & nerué de constance & durableté, toute Italie sera à iamais concordee avecques France.

Oyant ainsi parler & conclure Labeur historien , le bon ancien vieillard , ie fus bien ioyeux. Et luy suppliay treshumblement , quil mottroyast vn don. Cest, que à tousioursmais ie demourasse avecques luy , & le seruisse comme son clerc : ce quil maccorda , considerant ma grande affection & inclination naturelle à laymer. Si me mena heberger en son plaisant ermitage, tresolitaire, mais bien garny de librairie ancienne & nouuelle. Disant & promettant que si quelquesfois, cestadire apres le decours de ma vie (& non deuant) il me trouuoit digne de monter au haut palais dhonneur , là ou est le temple de Minerue , laquelle autrement se nomme Pallas, ou Bellona, Deesse de science, destude, de vertu, de paix, qui est aussi quise par armes, maistresse de tout artifice & ouurage, inueteresse darmures, & de tous autres accoustremés, quon scait deuiser, ou souhaiter de main ouriere en linge, ou en foye :

Que lors il feroit tant , que iauroye deux guides , qui

sont deux Paranymphe archangeliques, lun nom-

mé Repos , & lautre Guerdon. Lesquelz me

feront voir à plein la tresuertueuse & tres-

necessaire concorde des deux langages,

au tēple de la Deesse dessus specifiee.

Dont en vn miroir artificiel,

fait par art Magique, il me

monstra les viues ima-

ges embrassans lune

lautre à la pre-

sence de la

Deesse.